



← Mark Wilhelm n'est pas un luthier comme les autres: cela fait plus de trente ans qu'il s'investit dans la problématique des instruments volés et pillés, notamment pendant la Deuxième Guerre mondiale.

L'histoire réaccordée

L'âme est ce bâtonnet en bois installé dans la caisse de résonance du violon, transmettant des vibrations dans tout le corps. Des sensations que **Mark Wilhelm** vit à travers son métier de luthier et sa passion pour les instruments à cordes spoliés lors du siècle passé

par **Juliette De Banes Gardonne**
photo: **Joan Nathanael Minder** pour le magazine **T**

A Suhr, banlieue arborée d'Aarau (AG), un gigantesque noyer centenaire trône devant la grande ferme familiale aux volets verts. Les ateliers du luthier Mark Wilhelm y sont installés depuis toujours. Dehors, les potagers cohabitent avec la petite scène en bois en forme de coquille, qui, aux beaux jours, accueillent des concerts en plein air. Sur la grande table rustique, quelques chevalets - pièces maîtresses des instruments à cordes - attendent patiemment d'être remontés. Mark Wilhelm, accueillant, prend le temps de nous faire visiter les différents lieux de cette entreprise chaleureuse dans laquelle 12 personnes s'y affairant selon les spécialités. Il y a notamment Pema Tseten Nyama, d'origine tibétaine, qui fraise les touches et les cordiers pour la réparation des instruments. Après avoir été exilé en Inde durant plusieurs années,

il a pu finalement rejoindre sa femme à Suhr en 2019, et Mark l'a intégré à ses ateliers. Immédiatement, on saisit la générosité du luthier et les vibrations paisibles qui ondulent dans cette maison.

Mark Wilhelm, force tranquille, n'est pas un luthier comme les autres: cela fait plus de trente ans qu'il s'investit dans la problématique des instruments volés et pillés durant la Deuxième Guerre mondiale, mettant en lumière le rôle de la Suisse comme plaque tournante dans le commerce de ces instruments. Une problématique compliquée, longtemps demeurée taboue. «En tant que luthier, on touche à des objets qui portent une histoire et une valeur culturelle. Evidemment, l'argent et le commerce jouent un rôle essentiel dans notre activité. Cela a toujours été une dimension pénible pour moi, la question de la marge et du bénéfice que l'on se fait sur un instrument: la balance entre acheter un →

«Je visitais un musée et la spoliation des biens juifs était une thématique importante de l'exposition. En sortant, j'ai pleuré en réalisant ce que signifiait ce terrible pan de l'histoire»

instrument à bon prix et réussir à marchander la valeur pour se faire une marge plus importante», reconnaît-il devant son thé, en guise de préambule. C'est au cours de ses années berlinoises, alors qu'il travaille dans l'atelier de lutherie de Rudolf Pliverics, que la question des instruments spoliés lui saute au visage: «Je visitais le Musée juif avec ma femme et la spoliation des biens juifs était une thématique importante de l'exposition. En sortant, j'ai pleuré en réalisant ce que signifiait ce terrible pan de notre histoire. J'ai immédiatement compris que beaucoup d'instruments qui circulaient sur le marché et que j'avais pu avoir entre les mains en travaillant avaient eu des propriétaires israéliens. C'était un choc. A partir de ce moment, la provenance des instruments est devenue une question centrale dans ma pratique.»

La valse des étiquettes

Cela fait une petite dizaine d'années que, lentement, le public prend conscience de l'existence d'un équivalent à l'art spolié pour les instruments à cordes. «Sachant que 6 millions de personnes juives et 500 000 Sintis et Roms ont été assassinés sous le régime nazi, qu'une victime sur 100 environ possédait un violon, on peut estimer à 70 000 le nombre d'instruments dont les propriétaires ont été privés de leurs droits et assassinés, calcule rapidement le luthier. Ce qui fait beaucoup d'instruments extorqués qui errent encore sans leur histoire.» Certains professionnels ont tenté de le décourager à travailler sur cette question, mais Mark Wilhelm, avec la rigueur qui caractérise ces artistes méticuleux du bois, la creuse et fait patiemment ressurgir l'histoire des instruments.

En 2006, à l'occasion du congrès commun des luthiers allemands et suisses à Berne, Mark Wilhelm évoque pour la première fois ce sujet en public. A partir

de là, il devient l'un des spécialistes en la matière et sera invité à donner des conférences, notamment à Sciences Po Paris. L'an dernier, la fameuse Ecole de lutherie de Brienz (BE), l'Université de Berne et la Haute Ecole des arts de Berne (HKB) se sont associées pour un colloque international autour de ces délicates questions. «La Suisse était profondément impliquée dans le pillage d'œuvres d'art et participait également au commerce d'instruments volés. Il ne s'agit pas d'une hypothèse, explique Mark Wilhelm. Lorsqu'on s'intéresse au rôle des marchands et des luthiers suisses dans les années 1940 et 1950, on se heurte à des difficultés et à des résistances. On nous dit que les bases de données d'importation semblent être perdues, les archives inaccessibles, les registres non tenus.»

La recherche sur la provenance des instruments à cordes est un casse-tête encore plus compliqué que celui des œuvres d'art: contrairement à un tableau, un violon n'est pas accroché au mur ou déposé dans un coffre-fort. En tant qu'objet utilitaire, il est aux bras de son musicien et circule dans les ateliers de lutherie. «La plupart des instruments de qualité commercialisés en Suisse pendant et après la guerre sont passés par deux marchands de musique: au département des violons d'Eugen Tenucci (1874-1960) de la boutique Musik Hug à Zurich et chez Henry Werro à Berne. Le cas de ce dernier a particulièrement intrigué Mark. Né en Angleterre d'un père suisse lui-même luthier, Henry Werro (1896-1971) a ce métier dans les veines. Après un apprentissage en Allemagne à Markneukirchen, il s'installe dans le magasin de ses parents dans la ville fédérale, puis le reprend définitivement en 1932. «Werro était un bon luthier qui avait du succès. Il se fit rapidement un nom en tant qu'expert, raconte Mark, d'autant qu'il disposait d'un excellent réseau de relations avec les plus importants luthiers et marchands d'Europe et des Etats-Unis. Une cinquantaine de Guadagnini (violons de facture italienne du XVIIIe siècle) sont passés entre ses mains ainsi qu'un certain nombre de stradivarius et de Guarneri.» Menant son enquête dans les archives de l'Etat de Berne, il a reconstitué avec précision l'histoire de ce luthier qui décollait les étiquettes des violons. Le voici qui part dans sa réserve chercher un instrument. A travers les ouïes du violon - ces deux «f» calligraphiés et placés en miroir - d'où sort le son, on entrevoit une étiquette censée indiquer la provenance et l'atelier d'origine de l'instrument.

Dans cette affaire interviennent deux personnages clés: les frères Karl et Willi Mächler. Commerçant prospère à Zurich, le premier traite régulièrement dans les années 1930 avec Henry Werro. Le second, Willi, formé à la lutherie, devient naturellement collaborateur de Werro de 1939 à 1950. Mais les méthodes commerciales du luthier éveillent ses soupçons. En 1950, il démissionne en raison de transactions malhonnêtes qu'il a pu observer dans l'atelier. Avec l'accord d'un client qui possède un «stradivarius» récemment acquis dans l'atelier de Werro, Karl Mächler en retire l'étiquette puis se rend à Londres pour le présenter →

↓ «On peut estimer à 70 000 le nombre d'instruments dont les propriétaires ont été privés de leurs droits et assassinés. Ce qui fait beaucoup d'instruments extorqués qui errent encore sans leur histoire», regrette Mark Wilhelm.

↘ L'Argovien s'est intéressé au parcours du Greffühle, l'un des 11 violons mythiques fabriqués par le célèbre Antonio Stradivari.



PHOTOS: NATIONAL MUSEUM OF AMERICAN HISTORY





↓ Dans son atelier de Suhr (AG) rempli de chevalets, pièces maîtresses des instruments à cordes, Mark Wilhelm emploie une douzaine de personnes qui ont des spécialités différentes.



à l'expert William Ebsworth Hill, dont la réputation est devenue légendaire grâce à ses compétences dans le domaine des instruments à cordes historiques. Après avoir observé l'instrument, Hill déclare qu'il s'agit d'un instrument composite et non d'un stradivarius. Lors du congrès de l'association des luthiers à Berne, en octobre 1951, Karl Mächler présente cette histoire sous le titre de «l'arnaque au violon». Le changement d'étiquettes constituait un élément central de la fraude de ce luthier. Une lettre d'Henry Werro retrouvée par Mark Wilhelm décrit la rapidité avec laquelle le luthier peu scrupuleux opérait: «L'ouverture d'un violon ne prend que quelques minutes. Le retrait d'une étiquette prend une demi-heure maximum, y compris la pose d'une nouvelle étiquette.» Lorsqu'on interroge Mark sur l'intérêt véritable de cet échange, il répond: «Le marché était demandeur d'instruments italiens de la période classique, mais l'offre ne pouvait pas répondre à la demande. Des instruments de provenances différentes étaient régulièrement «italianisés», et le travail de luthiers moins connus était attribué à des maîtres de plus grande renommée.»

Werro sera par la suite accusé de nombreux délits. «On peut s'indigner de toutes les astuces, les escroqueries, les manipulations d'instruments et de clients. Il y a eu des changements d'étiquettes, des échanges au détriment des musiciens, des évasions fiscales et des contournements douaniers, et toujours des rachats discrets pour éviter les scandales», conclut le luthier. En 1958, Henry Werro est finalement condamné à un an de prison avec sursis pour fraude répétée et falsification continue.

Le cas du stradivarius «Greffuhle»

Mark Wilhelm s'est également intéressé au parcours du Greffuhle, l'un des 11 violons mythiques fabriqués par le célèbre Antonio Stradivari. Ce violon fait désormais partie de la collection du Smithsonian Institution à Washington DC. «Sur le site de Tarisio, la première maison de vente aux enchères internationale d'instruments à cordes rares et d'archets fins, l'histoire de l'instrument, bien documentée, donne l'impression que celui-ci appartenait au marchand de musique zurichois Hug entre 1923 et 1962», démontre patiemment l'Argovien.

«Or, le Greffuhle avait été acheté en 1926 par le célèbre historien d'art et mécène juif Charles Loeser, mort subitement deux ans plus tard. Sa femme, Olga, une pianiste réputée, se produisait avec le quatuor à cordes Léner, d'origine hongroise et basé à Londres. Le premier violoniste du quatuor, Jenő Léner, jouait avec ce célèbre stradivarius en prêt.»

Entre 1939 et 1940, le violon fut déposé auprès de la société Hug à Zurich. A l'époque, Olga Loeser vivait à Florence. En juillet 1940, pour échapper à la déportation, elle est contrainte d'émigrer aux Etats-Unis

La recherche sur la provenance de ces instruments est un casse-tête plus compliqué que celle concernant les œuvres d'art: contrairement à un tableau, un violon n'est pas accroché au mur ou déposé dans un coffre-fort

avec sa fille, son gendre et sa petite-fille. En détresse et par précipitation, elle laisse le stradivarius à Eugen Tenucci dans l'idée de le lui vendre à un prix très réduit.

Malgré les appels pressants de la musicienne pour conclure l'affaire, ce n'est qu'après sa mort, cinq ans plus tard, que la vente est réalisée. En février 1945, peu avant la fin de la guerre, la société Hug transfère la somme de 26 854 dollars à son exécuteur testamentaire basé à New York. Un prix éminemment bas, étant donné la valeur de l'instrument. En 1954, le Greffuhle fut confisqué, ouvert et examiné par la société Hug dans le cadre de l'enquête sur l'utilisation de l'instrument. Celle-ci informe les magistrats du district de Zurich de l'histoire de l'instrument. «Dans ces communications, nous pouvons lire qu'Olga Loeser n'est pas mentionnée par Tarisio. Pourquoi les propriétaires de longue date de cet instrument ont-ils été dissimulés? s'interroge Mark Wilhelm. Lorsque des instruments de valeur sont négociés, il est courant de fournir des informations sur leur histoire et notamment sur leurs anciens propriétaires. Or aucune mention des époux Loeser ne figure dans la brochure du Greffuhle publiée ultérieurement par la société Hug.»

Encore aujourd'hui, après une vérification sur le site de Tarisio, la propriétaire Olga Loeser n'est toujours pas mentionnée dans l'histoire de la provenance de ce stradivarius.

«Pourtant, cette information maintenant publique est un gain positif pour notre histoire, continue Mark. La recherche de la provenance par toutes les institutions, les luthiers et les propriétaires concernés devrait être une pratique courante. Si tous les reçus et références restants étaient ressortis des tiroirs, si les livres de comptes étaient transparents, de nouveaux éclairages s'ouvriraient sur notre histoire culturelle et sur la pratique de beaux instruments dont les parcours de vie ne seraient plus cachés», souligne Mark Wilhelm.

Un violoncelliste arrive de Colmar dans l'atelier pour un réglage. On pourrait écouter Mark Wilhelm durant des heures. Lorsqu'on lui demande ses perspectives aujourd'hui, il répond avec douceur: «Depuis cette conférence à Brienz l'an dernier, j'ai enfin le sentiment d'avoir atteint une forme d'aboutissement.» ●